

## Vachon, l'ami qui m'a fait

Ahmadou Kourouma

Volume 31, numéro 2, automne 1995

Georges-André Vachon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035973ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035973ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Kourouma, A. (1995). Vachon, l'ami qui m'a fait. *Études françaises*, 31(2), 15–16.  
<https://doi.org/10.7202/035973ar>

# Vachon, l'ami qui m'a fait

AHMADOU KOUROUMA

J'avais perdu dans mes papiers le manuscrit d'un récit refusé par tous les éditeurs d'Afrique et de France. Une annonce d'un journal attire mon attention. Un éditeur canadien organise un concours : il demande des manuscrits en français. N'importe quels manuscrits ! Je farfouille dans mes tiroirs, retrouve le mien et l'expédie. Sans espoir.

J'avais oublié mes gestes et mon envoi quand, quelques mois après, je reçois un télégramme. Un billet est à ma disposition dans une agence : je suis attendu à Montréal. Je n'avais jamais fait les Amériques !

Dans l'avion d'Alger à Paris, de Paris à Montréal, je n'ai pas arrêté de me faire du mauvais sang, de balancer les phrases que je devrais aligner à celui qui m'accueillerait, de réfléchir au moyen dont je devrais user pour le reconnaître.

À mon débarquement, parmi mille têtes, je distingue un monsieur longiforme. Il me suit du regard, me sourit. Je m'avance vers lui et sans hésiter nous nous embrassons. Toutes les appréhensions qui m'avaient tenu en éveil dans l'avion s'évanouissent. Je venais de rencontrer, d'embrasser un ami : le professeur Vachon.

Les autres disent que Vachon fut un timide, un réservé. Ce n'est pas mon avis. Tout de suite, dès l'aéroport, nous avons commencé à potiner comme des amis de toujours.

— Ton manuscrit est excellent. Nous le primerons si tu acceptes certaines modifications.

Arrivés à son domicile, après m'avoir montré mon lit et le repas qui m'attendait, il m'a conduit devant une table.

— Voilà ton manuscrit, du papier et un crayon. Il faut l'expurger des longs reportages journalistiques sur les sottises

de ton président et les tortures qu'il inflige à tes amis. Les reportages n'intéressent que quelques journalistes ou politiques, pas les lecteurs. Ce qui intéresse, c'est la fiction. Il faut reprendre ton récit où tu as abandonné la fiction, poursuivre la fiction et la boucler.

Trois semaines durant, pendant les nuits, Vachon, dans son appartement, m'aidera à redresser, corriger *Les Soleils des Indépendances*, à lui donner la forme définitive sous laquelle le livre a été publié. Durant les journées, il me promènera dans Montréal, me fera connaître tout Montréal : celui des écrivains, des artistes, des universitaires, des politiques, des touristes... Quand le roman sera publié, il me fera venir à Paris pour recevoir de la délégation du Québec à Paris le prix de la Francité. Il en profitera pour me présenter ses nombreux amis de Paris.

— Ton livre est beau ; il mérite une consécration internationale. Nous, Québécois, sommes obligés pour obtenir la consécration internationale de passer par Paris.

Il me conduira chez un des éditeurs qui avaient refusé mon manuscrit et lui cédera les droits de sa maison d'édition pour un franc symbolique.

Depuis cette époque (l'année 1967) nous sommes restés des amis. Chaque fois que des occasions m'amenaient à passer par les Amériques, nous nous arrangions pour nous rencontrer. Plusieurs fois je l'ai invité en Afrique, il m'a toujours fait des promesses ; mais n'a jamais pu faire le voyage.

Je ne l'oublierai jamais. C'est l'ami à qui je dois ma carrière d'écrivain.

Vachon, c'est l'ami qui m'a fait.